

Jusqu'à épuisement

Mâkhi Xenakis graveur

PIERRE WAT



Mâkhi Xenakis travaille à partir du motif : une tête, une nuque, un regard, une femme, un corps ou un fragment de corps, tels semblent être, à première vue, les sujets de Mâkhi Xenakis. Nul réalisme, ici, cependant, nul souci d'exactitude, malgré le privilège accordé à la finesse de la pointe sèche. Mâkhi Xenakis ne travaille pas « sur », mais « à partir » du corps. Il est à l'origine de la gravure, il lui fournit son point de départ, mais il est aussi ce dont la gravure, pour exister, doit s'éloigner, par ces petites métamorphoses successives que lui offre chaque nouvel état d'une planche.

De la figure, Mâkhi Xenakis va ainsi, progressivement, vers une défiguration, vers une forme qui porte encore la mémoire de son origine, mais dont il est impossible de dire si elle se réfère encore à quelque chose.

C'est ainsi, jusqu'à épuisement, que travaille Mâkhi Xenakis. D'une planche à l'autre, la même forme revient, subissant chaque fois une nouvelle modification. D'avatar en avatar, des suites se forment, naissent, vivent, puis meurent lorsque l'obsession se transforme en ennui, lorsque la forme, épuisée, déserte la feuille. Chaque gravure, mais aussi chaque dessin de Mâkhi Xenakis se présente donc comme un fragment : à la fois œuvre en soi, autonome, et petite partie d'un grand tout auquel elle renvoie, par analogie. Liées entre elles comme les différents moments d'une unique recherche, les gravures semblent, dans leur diversité même, procéder d'une même origine, d'une même forme primitive, cachée, que l'artiste tente sans cesse de retrouver. Le mouvement de la quête menée par Mâkhi Xenakis est de l'ordre de la remontée : une recherche, menée étape par étape, suite après suite, pour revenir à une origine perdue, pressentie mais encore inconnue.

Graveurs d'aujourd'hui

Repères biographiques

Mâkhi Xenakis est née en 1956. Elle vit et travaille à Paris. En 1987-1988, lauréate d'une bourse de la Villa Médicis hors les murs, elle a séjourné à New York. En 1996, elle a reçu le Prix Lacourrière. Elle est actuellement artiste invitée dans l'atelier de gravure de l'école des Beaux-Arts de Nancy.

Livres d'artistes

Parole montante, 6 eaux-fortes rehaussées de pastel noir, avec des poèmes de Jamel Eddine Bencheikh, éditions Tarabuste, 1996.

Terre lumineuse, 9 pointes sèches et 10 poèmes de Démosthènes Davvetas, éditions M. Chomarat, 1993.

Catalogues :

Mâkhi Xenakis, autoportraits, 1988-1993, textes de Louise Bourgeois et Démosthènes Davvetas, entretien avec Catherine Strasser, 1993, Journal de la Box, Bourges.

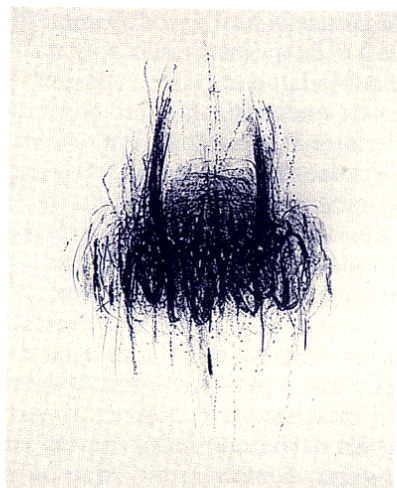
Mâkhi Xenakis, inquiétante étrangeté, texte de Patrick Talbot, éditions M. Chomarat, 1994.

Expositions :

Mâkhi Xenakis a exposé en France, en Belgique et aux États-Unis (Galerie Facchetti, New York). A Paris, on peut voir son travail à la galerie Pièce unique.

Page opposée :
Mâkhi Xenakis. Sans titre. Aquatinte et pointe sèche rehaussées de pastel noir. Planche d'une suite de 6 gravures réalisées pour le livre *Parole montante*, éd. Tarabuste, 1996. 49 x 39,5 cm.

Ci-dessus :
Mâkhi Xenakis dans son atelier.



labyrinthe. Ou, sans doute, serait-il plus juste de dire que ce qui est tête est en même temps labyrinthe, tant règne l'indécidable, tant ce qui, d'ordinaire, offre au spectateur quelques repères stables, est ici absent. Pas de centre, dans ces images, ni de limite précise entre forme et fond, mais des mouvements contraires, heurtés, qui confèrent à chaque œuvre sa tension intime. Désorientée, la gravure désoriente à son tour. Si les travaux de Maki Xenakis sont autant d'autoportraits de son inquiétude, ils nous parlent aussi de nous. Ses monstres sont aussi les nôtres.

Pour Maki Xenakis, graver, c'est extraire : mettre au jour des formes qui existent déjà, à l'état latent. Comme si, en incisant le cuivre, on effaçait un écran, on ôtait un voile, afin de révéler ce qui se cache derrière. La gravure opère ainsi une levée de fantômes. Elle est cet art qui puise dans la mémoire commune, qui donne forme plastique à des archétypes informulés.

C'est bien cela que recherche Maki Xenakis, jusqu'à épuisement, offrir à son inquiétude des formes qui viennent s'accorder à cette autre inquiétude, qui sourd en chaque identité. Trouver des formes qui bornent un chemin qui est aussi le nôtre : le long et difficile chemin de l'homme à la recherche de lui-même. ■

Ci-dessus :
Maki Xenakis. Sans titre. Aquatinte et pointe sèche rehaussées de pastel noir. Plaque d'une suite de 6 gravures réalisées pour le livre *Parole montante*, éd. Tarabuste, 1996. 49 × 39,5 cm.

Ci-dessous :
Maki Xenakis. Sans titre (tête, nuque). Pointe sèche et roulette, 1996. 50 × 60 cm.



Si, par le jeu des métamorphoses, les formes de Mâkhi Xenakis perdent peu à peu leur fonction descriptive, si, par leurs mutations, elles s'éloignent de toute référence littérale au corps, elles n'abandonnent jamais, cependant, le règne humain. Formes organiques, qui semblent s'animer d'une vie intérieure, au sein de l'espace qu'offre la feuille blanche, elles nous parlent de l'homme dans ce qu'il a de plus secret : cet intérieur qui n'est pas le lieu où se tiennent les organes, mais bien ce que l'on nomme « intériorité », cette intimité si rarement montrée et dont Mâkhi Xenakis a fait l'unique objet de sa quête.

C'est cela, en effet, que nous montre le travail de Mâkhi Xenakis : les formes d'une intériorité, mais aussi le chemin qui mène jusqu'à elles. Dessiner, graver, ici, c'est d'abord se créer un espace, se délimiter un territoire afin de se sentir moins perdu. Cette angoisse, cette urgence qui précède le travail, revient fréquemment dans les propos de l'artiste, comme dans cet entretien accordé à Catherine Strasser, en 1993 : « En réalité je ne peux pas peindre ou dessiner comme ça tous les jours. Quand ça arrive, je deviens de plus en plus malhabile dans la vie quotidienne, désagréable avec mes proches ; ma migraine psychosomatique s'installe et je me dis : « Je crois qu'il faut que j'aille travailler ». Je rentre à l'atelier, je ne suis plus capable de rien faire d'autre. En général, à ce moment là, je suis prise d'un doute épouvantable, tout ce que je fais est à jeter, et comme je n'ai plus d'autre issue,



Mâkhi Xenakis. *La Poule aux œufs d'or*,
planche d'une série de 9 gravures. Pointe sèche,
1992. 50 × 24 cm.

je m'y mets quand même ; je continue et, même si je n'ai jamais beaucoup pêché, il me semble que l'impression est comparable à celle qu'on a lorsque ça mord à l'hameçon : il y a un poisson qui tire sur la ligne et ça y est, une réponse est sur les murs. Je ne me pose plus de question. Il y a une relation entre les dessins que je suis en train de faire et moi. Ça devient alors intéressant, parce que c'est vraiment de l'ordre du travail et de la découverte. Quand une chose me paraît terminée, on ne peut pas dire qu'elle me plaise, mais elle paraît finie. Il y a énormément de déchets, la série se fait comme ça. Ces choses sur lesquelles je ne peux plus revenir, je les mets dans une boîte, les autres je les jette et ça s'arrête ».

De fait, les gravures de Mâkhi Xenakis portent la trace, dans leur matière même, de cette perte originelle. Qu'elles partent d'une « petite bonne femme » ou d'une forme arachnéenne, c'est l'image de la pelote qui vient le plus souvent à l'esprit, pour évoquer les dernières images de chaque suite. Pelote que l'artiste a besoin de figurer, dont la pointe sèche a besoin de retracer les moindres circonvolutions, avant de pouvoir finalement la dénouer.

C'est une expérience similaire, de perte et de retrouvailles, qui attend celui qui regarde ces gravures. Chacune d'entre elles peut en effet être saisie dans sa totalité, ou bien en se laissant porter – égarer ? – par l'entrelacement des tracés. Ce qui était une tête devient ainsi un



Mâkhi Xenakis. Sans titre, planche d'une série de 12 gravures. Pointe sèche, 1993. 16 × 12 cm.